



## Brève histoire d'une longue amitié

Jean Bruchési, M.S.R.C.

Number 23, 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079964ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079964ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bruchési, J. (1958). Brève histoire d'une longue amitié. *Les Cahiers des Dix*, (23), 217–240. <https://doi.org/10.7202/1079964ar>

# Brève histoire d'une longue amitié<sup>1</sup>

Par JEAN BRUCHÉSI, M.S.R.C.

Comme tous les dimanches de l'année, les paroissiens de Notre-Dame de Québec assistaient en nombre à la grand'messe solennelle de l'Épiphanie, le 6 janvier 1880. Au premier rang des fidèles avait pris place l'honorable Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de la Province. Dans le chœur, illuminé et fleuri à profusion, Mgr Elzéar Taschereau rehaussait par sa présence l'une des fêtes religieuses les plus chères à la dévotion des Canadiens français. Si recueilli qu'il fût, et peu enclin à livrer ses impressions, l'archevêque n'en avait pas moins quelque hâte d'entendre le prédicateur dont on lui avait dit beaucoup de bien, mais qui était encore un parfait inconnu pour la presque totalité des Québécois. C'est à peine, cependant, s'il leva les yeux sur le prêtre qui parut en chaire après le chant de l'Évangile. Mais il ne fut pas le moins attentif des auditeurs à la voix pure et vibrante de l'abbé qui célébra ce jour-là, comme il convenait, la royauté de Jésus-Christ.

Nombreux, à l'exemple de Mgr Taschereau, les fidèles qui éprouvèrent une certaine appréhension, doublée de surprise, en apercevant le prédicateur dont la plupart d'entre eux avaient compris, sans toutefois saisir son nom, qu'il venait de Montréal. Comme il était jeune ! Comme il paraissait frêle ! « Un enfant ! » pensait, pour sa part, le lieutenant-gouverneur Robitaille. Mais cet « enfant » — tout le monde s'en aperçut très vite — avait le don de la parole. À mesure qu'il développait son thème, on ne savait qu'admirer davantage en lui : la solidité de la doctrine ou l'élégance de l'expression. C'est, du moins, ce que les journaux de Québec affirmèrent deux ou trois jours plus tard. C'est aussi ce que le représentant de la reine Victoria s'empressa de confier à son secrétaire,

---

1. L'auteur de cette étude possède un peu plus de 90 lettres écrites à Thomas Chapais par Mgr Bruchési. Il doit à la générosité de Mlle Julienne Barnard celles qui remontent aux années 1880-87. Quant aux autres — originaux ou copies — il les a reçues du prélat lui-même, à l'exception d'une dizaine transcrites des archives de l'archevêché. Il ignore ce que sont devenues la plupart des lettres de Thomas Chapais, du moins celles des années 1880-97. Les lettres écrites à son ami par Chapais, entre 1897 et 1920, se trouvent à l'archevêché de Montréal.

Thomas Chapais, qui s'en voulut amèrement, par la suite, de n'être pas allé à la basilique, le jour des Rois, pour entendre l'abbé Paul-Napoléon Bruchési.

Thomas Chapais n'avait pas encore vingt-deux ans. Admis au Barreau depuis six mois à peine, il n'était pas, depuis plus longtemps, au service du lieutenant-gouverneur. Sa fonction lui procurant des loisirs, il consacrait ceux-ci à satisfaire soit sa passion de la lecture — dévorant de préférence les ouvrages d'histoire qui sont à l'origine d'une vocation tardive — soit son goût de la polémique, sinon son attrait pour la politique, en rédigeant des articles, publiés sous un pseudonyme dans *le Courrier du Canada*. L'abbé Bruchési, dont Thomas Chapais ignorait même l'existence avant de recueillir le témoignage du gouverneur Robitaille, était son aîné d'un peu moins de trois ans. Il avait étudié à Paris et à Rome, et c'est à Saint-Jean de Latran qu'il avait été ordonné prêtre, le 21 décembre 1878. Au mois d'août de l'année suivante, il était revenu à Montréal et Mgr Fabre en avait fait son secrétaire. Mais le jeune docteur des universités romaines, dont l'état de santé laissait à désirer, avait du mal à concilier son besoin d'action et son goût pour l'étude avec l'exercice de ses délicates fonctions. Le voyage à Québec et l'accueil enthousiaste qu'il y reçut précisèrent le dessein qu'il formait de changer de milieu. Quatre mois ne s'étaient point passés que l'Université Laval comptait un autre professeur dans la personne de l'abbé Bruchési, et Québec un citoyen de plus qui y vivrait, jusqu'en août 1884, quelques-unes des plus belles années de sa vie.<sup>2</sup>

Quand il élit domicile dans la vieille capitale, l'abbé n'y a pas encore d'amis véritables : des connaissances seulement, des admirateurs même qui n'ont pas oublié le sermon du 6 janvier. Mais très rapidement les portes s'ouvrent toutes larges devant le nouveau venu dont l'intelligence vive, la solide culture et la distinction font du premier coup la conquête des meilleures familles de la société québécoise, surtout de celles où les arts et les lettres sont à l'honneur. Comme le secrétaire de M. Robitaille fréquente l'une ou l'autre de ces maisons, notamment celles d'Ernest et de Gustave Gagnon, il ne tarde pas à y rencontrer le nouveau professeur de dogme. C'est ainsi que naît, au printemps de 1880, entre le futur archevêque de Montréal et le futur sénateur et ministre, une amitié qui conservera, pendant plus d'un demi-siècle, toute la fraîcheur des premiers jours. Sans doute eut-elle des occasions fréquentes de se manifester et de se satisfaire, tout le temps que l'abbé Bruchési habita Québec. Mais ni l'éloignement,

---

2. Voir *les Cahiers des Dix*, Montréal, 1956.

ni les exigences des lourdes tâches respectives, ni la cruelle maladie des dernières années du prélat n'en devaient amoindrir, bien au contraire, la chaleur ou compromettre la fidélité. Des douzaines de lettres en témoignent, comme elles témoignent aussi de la parfaite confiance et de l'admiration affectueuse qu'entretenaient l'un envers l'autre ces deux hommes, dont la mémoire mérite d'être honorée à des titres divers.

Personne n'ignore plus jusqu'à quel point la religion et la politique, entremêlées à plaisir ou à regret, ont agité la province de Québec, pour ne pas dire, à certaines heures, le Canada tout entier, pendant le dernier quart du XIXe siècle. Ce fut particulièrement le cas de l'imbroglio universitaire ou, si l'on veut, de la longue querelle où fut entraînée l'Université Laval à propos ou à cause de sa succursale montréalaise. Aucune période de notre histoire, peut-être, n'a connu de tels excès de langage et d'écriture. A la virulence des attaques et des accusations répondait, d'une tribune à l'autre, d'un journal à l'autre, une virulence égale des défenses et des contre-attaques.

Fils d'un ancien ministre conservateur, dont un siège au sénat avait récompensé les services et reconnu les mérites, Thomas Chapais partageait les convictions politiques familiales que son mariage avec une fille de sir Hector Langevin devait renforcer si possible. Sans admettre entièrement les manières de voir ou d'agir des membres du Cercle catholique, fondé à Québec vers 1876, il n'en était pas moins — et le resterait — un adversaire irréductible du libéralisme philosophique, du radicalisme anticlérical et de la franc-maçonnerie, les trois bêtes noires que pourchassaient avec acharnement, qu'elles fussent réelles ou non, les conservateurs de tout poil, *castors* en tête. Était-il ultramontain à la manière de François-Xavier Trudel, dans *l'Étendard*, ou de Jules Tardivel, dans *la Vérité*? Pas absolument, car, même s'il avait l'esprit caustique, il répugnait aux violences de langage, s'efforçant toujours d'observer le respect de l'adversaire et de se comporter en gentilhomme, dans la défense comme dans l'offensive. Être ultramontain pour lui signifiait d'abord, sinon uniquement, accepter sans discussion la parole du Pape, en fils soumis de l'Eglise. Qu'il l'ait proclamé avec fougue, parfois, c'était de son âge. Et puis, les adversaires n'y allaient pas de main morte... C'est ainsi que *l'Électeur*, dont Ernest Pacaud était le rédacteur en chef, surtout *la Patrie*, de Montréal, où régnait Honoré Beaugrand, ne dérogeaient pas dans leurs accusations contre toute une partie du clergé québécois; et de là à passer à l'attaque de l'Eglise elle-même, il n'y avait pas loin. Le jeune Chapais, n'y tenant plus, brossa deux articles vigoureux que *le Courrier* fit paraître sans si-

gnature. Quelques jours plus tard, il recevait ce qui fut vraisemblablement la première lettre de l'abbé Bruchési. Des douzaines d'autres suivront, jusqu'en 1920, venues du Séminaire de Québec, de Montréal, de Chicago, de Paris ou de Rome. Puis il y aura un silence de seize ans; après quoi, de nouveau, aussi alerte qu'autrefois, aussi ferme, la main du prélat octogénaire reprendra la plume pour n'évoquer désormais que les souvenirs des années heureuses, l'époque où les deux jeunes amis s'encourageaient mutuellement à cultiver les belles-lettres. Mais, le 18 mai 1880, c'est pour féliciter Chapais de ses articles du *Courrier* que l'abbé lui écrit : « Un de vos amis m'a dit que vous êtes l'auteur des deux articles qui ont paru dans *le Courrier du Canada* en réponse aux attaques de *la Patrie*, et quoique je n'aie pas encore l'honneur de vous connaître intimement, je me permets de vous présenter mes félicitations très sincères. Si la position que vous occupez ne vous a pas permis de signer ces articles, vous pouvez néanmoins être sûr qu'ils ont été remarqués et approuvés; et de la sorte vous jouirez d'un bonheur qui ne vous sera pas toujours accordé au même degré, celui de faire le bien sans être connu. J'aime ce que vous dites de l'Eglise; vous la défendez vaillamment, et vous en parlez aussi avec une tendresse filiale. Continuez, mon cher ami, dans cette belle voie; les croyants vous loueront et Dieu surtout vous bénira ».

Chapais ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Abstraction faite des luttes politiques, auxquelles il prendra une part active, il laissera rarement passer une occasion de croiser le fer avec les « rouges » de toute nuance, chaque fois que l'Eglise ou le clergé lui paraîtront être en cause. Son ami du Séminaire, son fidèle compagnon des « vendredis » d'Ernest Gagnon ne lui ménagera point ses applaudissements, voire ses exhortations à lutter ferme. Une lettre du 6 février 1882 en témoigne. Cette fois, c'est *l'Electeur* qui s'en est pris à l'écrivain anonyme, « raccolé, prétend-il, dans les antichambres gubernatoriales ». Et l'abbé d'encourager son cadet : « Tapez... Vlan! Prenez un nom de plume et défendez-vous... Faites une belle profession de foi, comme vous me le disiez hier, et alors vous serez applaudi sans restriction... Ne soyez pas trop violent, mais mettez vos adversaires au pied du mur... »

La polémique, on le pense bien, n'est pas la seule, ni même l'importante préoccupation de Chapais, encore moins de l'abbé Bruchési que sa double qualité de Montréalais et de prêtre, professeur à Laval par surcroît, incite à une prudence extrême. « On s'occupe beaucoup de littérature à Québec », écrit ce dernier au sulpicien Palin, son père spirituel, à qui il est heureux d'apprendre du même coup qu'il est devenu l'intime ami de

Thomas Chapais. « jeune homme d'un talent extraordinaire et d'une piété rare ». Et M. Palin de renchérir : « *Le Courrier du Canada* me paraît admirablement rédigé; les sujets qu'il traite sont tous intéressants, et de nature, pour la plupart, à instruire. Votre ami, M. Chapais, se montre bien tel que vous me l'aviez décrit dans vos lettres ou vos entretiens de vacances ». Oui, « on s'occupe beaucoup de littérature à Québec », et non seulement chez Ernest ou chez Gustave Gagnon, car il y a aussi les longues soirées que l'on consacre, chez celui-ci ou celui-là, chez Ferdinand Hamel ou chez Joseph Hardy, à la poésie et à la musique, au théâtre et à l'histoire. À l'occasion, chacun y va de l'expression de ses sentiments envers la France, envers les *Frances*, car il y en a deux, pour la plupart des Canadiens de ce temps-là : « Celle qui blasphème et celle qui prie . . . la France de Gambetta, de Clémenceau, de Jules Ferry, de Renan, et celle de Mgr Pie, de Louis Veillot, d'Albert de Mun », comme le proclame un jour Thomas Chapais. On imagine sans peine quelle est la France que préfèrent les habitués des « vendredis ».

L'abbé fait-il un sermon ou donne-t-il une conférence : Thomas Chapais en apporte le compte-rendu élogieux aux lecteurs du *Courrier*, vante la « parole émue », la « jeune et chaleureuse éloquence » de son ami. Arrive-t-il à Chapais de parler des « Classiques et Romantiques » aux membres de l'Institut Canadien : le professeur de dogme lui rend la politesse dans le même *Courrier*. « Historien, philosophe, orateur, il a instruit, il a charmé, il a enthousiasmé parfois ». Au lendemain d'une conférence retentissante, consacrée par Chapais à Louis Veillot, pour qui l'avocat et le prêtre ont une admiration égale, — et pourquoi pas ? — le futur archevêque termine ainsi ses commentaires : « En écoutant sa parole émue, nous nous disions : Mais lui aussi sera une de nos gloires, ou plutôt il en est une déjà ! . . . Et il n'a que vingt-trois ans ! » Mais l'abbé Bruchési prononce bientôt une conférence, également retentissante, sur la charité. Le lendemain, s'excusant de ne pouvoir en offrir qu'un pâle résumé, Chapais écrit dans *le Courrier* : « Il fallait le voir, il fallait l'entendre ! »

Québec peut donc, à cette époque, s'enorgueillir des prouesses d'excellents conférenciers. Dans une série d'articles, que publie *l'Étendard* (1883), Léon Lefranc — c'est le pseudonyme d'Ernest Gagnon — en reconnaît au moins trois, qu'il appelle précisément « les conférenciers de Québec » : le juge Adolphe-Basile Routhier, le plus applaudi, l'abbé Bruchési, le plus éloquent peut-être, mais qui « n'a pas encore donné la mesure de son talent », Thomas Chapais, « admirablement doué, justement et

universellement estimé », qui promet de devenir un avocat de grande classe, mais dont la voix est « d'un timbre peu avantageux » et à qui l'auteur rapproche gentiment de ne pas soigner assez sa prononciation. Ainsi rapprochés dans l'opinion de ceux qui savent et comprennent, les deux amis ne perdent aucune occasion de se voir. La maison des Chapais, à Québec comme à Saint-Denis, accueille l'abbé qui s'y trouve presque en famille. Là aussi, littérature et musique ont des adeptes fervents. Quand ce n'est pas le jeune prêtre montréalais qui chante, en s'accompagnant lui-même au piano, la barcarolle napolitaine « Santa Lucia », rapportée par lui d'Italie, ou « La Reine Blanche », c'est madame Chapais, mère de Thomas, qui fait entendre « Le papillon et la fleur », charmant poème des *Chants du crépuscule* de Victor Hugo, sur un air de C. Faure . . .

La pauvre fleur disait au papillon céleste :  
 Ne fuis pas !  
 Vois comme nos destins sont différents. Je reste.  
 Tu t'en vas...  
 Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes,  
 Et loin d'eux !  
 Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes  
 Fleurs tous deux !

Lorsqu'arrivent les vacances d'été l'abbé se fait naturellement un devoir d'en consacrer la majeure partie à sa famille, surtout après la mort de son père. Mais il aime bien en profiter pour rendre visite à des amis, aux Chapais qui le réclament à Saint-Denis, au grand-vicaire Doucet qui lui ouvre largement les portes de son presbytère de La Malbaie, « rendez-vous de fins esprits », où il fait la connaissance de Laure Conan. Il est attiré par l'intelligence de cette femme dont il apprécie le talent d'écrivain, qui est la première personne de son sexe, au Canada français, à s'être fait connaître par la publication d'un roman, *Un amour vrai* (1879). Il a lu le manuscrit de ce qui deviendra *Angéline de Montbrun*. Pourquoi les *Soirées*, unique revue littéraire paraissant alors à Québec, ne reproduiraient-elles par des extraits de ce « journal intime d'une femme, douée d'un noble esprit et d'un grand cœur », et qui « a souffert de tout ce qui l'entourait » ? L'abbé en a retenu une phrase : « Ce pauvre cœur ! il est si lourd à porter quand il est vide ». Il offre le texte à Chapais, mais à la condition qu'une somme de \$25.00 soit donnée à l'auteur.

Laure Conan n'est pas la seule à fréquenter le presbytère du curé Doucet. On peut y voir son frère, Charles Angers, l'avocat Amédée Robitaille, qui sera échevin, puis député de Québec et secrétaire de la Provin-



ce, l'abbé Apollinaire Gingras, alors curé de Saint-Fulgence (Saguenay), qui vient de publier (1881) un recueil de poèmes et de chansons, sous le titre d'*Au foyer de mon presbytère*. C'est un « bien charmant compagnon » pour l'hôte du grand-vicaire Doucet. Tous ensemble ils font de belles promenades, passent d'agréables moments. Mais l'abbé a le goût des voyages. Or il y a précisément un solide caboteur du ministère canadien de la Marine, le *Napoléon III*, qui fait la navette entre Québec et les localités de la Côte-Nord. En juin 1883, le professeur en vacances de l'institution qu'il nomme discrètement « l'adversité Laval » a désiré partir à la découverte du golfe Saint-Laurent. Il s'est ouvert de son projet au père de son ami Thomas, le priant d'obtenir cette faveur du ministre de la Marine, A. W. McLelan. Mais le ministre « au coeur dur » a d'abord refusé. L'abbé renonce à son titre de « délégué », sans trop de peine. « Ce n'est pas un très grand sacrifice que je fais là, écrit-il au sénateur. Je pensais déjà aux jours de brume et de pluie qui m'attendaient, et cette seule pensée me donnait le mal de mer . . . » Mais le sénateur a insisté et le ministre s'est ravisé. L'abbé sera du deuxième voyage, à la fin de juillet, et c'est à bord du *Napoléon III* qu'avant de débarquer, il en rédige le bref récit, à l'intention de Thomas Chapais. Il a parcouru six cent lieues dans l'espace de onze jours, et par beau temps; il a visité l'île d'Anticosti, traversé le détroit de Belle-Isle, fait escale à Greenly, à l'île aux Oiseaux. Il a dit souvent la messe et, avec l'aide d'un prêtre de Chicoutimi, M. Roberge, il a confessé, baptisé, béni deux mariages. En passant devant Saint-Denis, il a bien pensé à son ami et il a envoyé un fraternel bonjour à celui qu'il appelle son « cher Blod ».<sup>3</sup>

Or voilà que, soudainement, à la fin de mai 1884, le jeune professeur de dogme quitte sa ville d'adoption. Son coeur est « une montagne de tristesse » et ses forces physiques sont au plus bas. Il lui faut prendre un repos complet, dans sa famille d'abord, puis chez les Sulpiciens, à Oka. Mais l'équilibre rompu ne se rétablit pas aussi vite que lui-même et les médecins l'espéraient. Sa décision est prise et il en fait part à Thomas Chapais dans une lettre du 19 août : « . . . Je quitte le Séminaire . . . Je vais faire un voyage en Europe, et ensuite je rentrerai dans le diocèse de Montréal . . . Dans votre journal vous annoncerez la nouvelle bien simplement, mais attendez que M. Hamel soit au séminaire. Vous pourrez dire quelque chose comme ceci : M. l'abbé Bruchési, que la fatigue avait forcé d'interrompre son enseignement à l'Université Laval, ne revient pas

---

<sup>3</sup>. Déformation de l'anglais « blood », pour désigner celui qui a du caractère, qui est généreux.



au Séminaire cette année; il partira dans le cours de l'automne pour l'Europe où il passera plusieurs mois. Vous arrangerez cela bien mieux . . . » A cette date, l'abbé comptait se rendre à Québec, avant le départ, et serrer la main de son « cher, très cher ami ». Il y a renoncé. C'est à New-York qu'il s'embarque pour la France, le 22 octobre. Raison de plus pour promettre à Thomas Chapais, bouleversé par l'événement, de lui donner souvent de ses nouvelles, d'écrire quelques lettres pour *le Courrier*, car il ne saurait oublier « le cher public de Québec », ni les quatre années passées dans la capitale et qui comptent parmi les plus belles de sa vie, encore moins l'ami qui est devenu pour lui un « frère ».

Certes, une fois en France, à Paris ou à Angers, le prêtre garde dans sa mémoire et dans son cœur le souvenir de son « cher Blod », doublé de celui de la « bonne Hectorine »; car Chapais a épousé, en janvier 1884, l'une des filles de sir Hector Langevin. Mais les lettres sont d'abord rarissimes. L'ami Thomas s'en est inquiété, sans toutefois se plaindre. Deux autres mois se passent et l'absent n'a même pas accusé réception de la « délicieuse épître » qu'il a reçue au début de janvier 1885. « Je garde un silence de mort, et vous ne vous fâchez pas », lui écrit-il enfin le 8 mars. S'il a autant tardé à répondre, c'est qu'il désirait « envoyer un gros volume ». Que Chapais ne s'en fasse point. « Croyez que votre souvenir me suit partout. Dieu vous a donné dans mon cœur une place que vous ne perdrez jamais. Vous y êtes pour la vie . . . , la vie éternelle ». A défaut d'un volume, il lui en adresse le premier chapitre. « Aujourd'hui, je me mets sous clef et suis à vous tout seul. — Garçon, si M. Auguste Roussel, M. Xavier Marmier ou M. le comte Albert de Mun me demandent, vous direz que j'écris à M. Thomas Chapais ». Il est tout heureux d'annoncer à ce dernier qu'il n'est plus « cet abbé si maigre, si pâle, si faible que vous avez vu à Saint-Denis, et que vous et tous les vôtres avez soigné avec un dévouement si fraternel ». Il a vécu « bien des heures et bien des jours de cruelles souffrances ». Mais « que la souffrance fait du bien ! » Dans ces moments-là, l'abbé faisait au divin Maître deux prières : « l'une de Lui-même : *Fiat voluntas tua*, l'autre d'un de ses plus dévoués serviteurs : *Non recuso laborem* ». Et, maintenant, il se sent revivre. « Le travail est redevenu possible, et si je reste encore quelques mois en Europe, c'est afin de faire une bonne provision de forces que je me promets bien de dépenser tout entières au service de Dieu et de son Eglise. Du reste, le calice d'amertume est toujours accompagné de la goutte de miel ». Ce voyage qu'il doit à la maladie « est une des grandes faveurs que le ciel » lui a faites. Il a retrouvé, dans la ville d'Angers, d'excellents amis, les Aubry notamment, et

il s'en est fait d'autres, de Mgr Freppel aux frères Pavie et à René Bazin qui accepte de collaborer à *l'Etendard*, faute d'avoir pu devenir, comme le souhaitait l'abbé, le correspondant rémunéré du *Courrier* dont Chapais est désormais le rédacteur en chef. « Que de sympathies j'ai rencontrées partout ! Souvent je me suis trouvé à la même table, avec ces illustres amis. Ils aimaient à porter des toasts à la Nouvelle-France. Je répondais toujours, vous le devinez . . . A Angers, vous êtes maintenant connu, estimé, aimé. Dès que j'ai reçu le numéro du *Courrier* qui contenait votre article sur la question du Tonkin,<sup>4</sup> je l'ai envoyé à Mgr Freppel qui en a été très content ». Le voyageur est allé à Tours avec Jules Delahaye, journaliste et futur sénateur, appartenant à la « droite » française. Il y entend l'ex-père Hyacinthe Loyson qui parle devant trois mille auditeurs. Le religieux apostat est un vieillard ; il porte la redingote et le collet romain. Sa conférence dure plus de deux heures, au cours desquelles il expose sa pensée sur le dogme, le culte et la discipline de l'Eglise. Entre autres choses, Loyson souhaite que, dans les cérémonies religieuses, on substitue au latin, qui n'est pas compris par le peuple, la langue française, « la langue de Bossuet et de Lacordaire, la langue du glaive, la langue de l'amour ». A ses yeux, la confession n'est qu'une pratique pieuse et salutaire, non pas une institution divine et un précepte. « Mais, poursuit le correspondant de Chapais, c'est sur le mariage qu'il s'étend avec le plus de complaisance », car, à ses yeux, celui qui ne se marie pas peut être un ange ou un martyr : il n'est pas un homme ! « Vous entendez l'avocat qui plaide sa cause. Madame Loyson l'écoutait avec ravissement . . . » L'abbé reconnaît que le discours du « renégat » avait une « forme brillante », ajoutant qu'il n'a lui-même jamais « entendu pareille éloquence », que l'orateur a eu des « accents sublimes » pour parler du mystère, du miracle, de l'Incarnation du Verbe, de la maternité divine de Marie. Il ne peut nier que son oreille ait été flattée. « Mais mon âme pleurait. Pauvre moine ! Autrefois il prêchait à Notre-Dame ; aujourd'hui, misérable, sans fortune, il péroré à l'hippodrome et dans le théâtre afin de gagner son pain et celui de sa famille . . . Il a beau feindre le bonheur ; quand on le presse, il avoue qu'il souffre cruellement. C'est un comédien, un poseur, un sophiste, un déclamateur, un être souverainement méprisable et souverainement méprisé ». Or, au lendemain de cette conférence, Loyson et le prêtre canadien ont voyagé ensemble, de Tours à

---

<sup>4</sup> La conquête du Tonkin, que la France croyait achevée à la suite du traité de Tsien-Tsin (mai 1884), venait d'entrer dans une nouvelle phase belliqueuse qui se termina en juin 1885.

Montréal, 21 décembre 1938

Mon cher ami

Votre trop bonne lettre m'est arrivée aujourd'hui. J'en ai reçu un grand nombre d'autres presque au même temps. La vôtre m'est particulièrement chère. Je n'ai pas le temps de vous écrire comme je le voudrais; mais je ne vous pas remettre ma réponse à plus tard. Je tiens à la dater de ce jour de si grand souvenir, pour moi.

Vos paroles m'ont profondément ému. Je pense à tant de bonnes choses passées lorsque je pense à vous!

Merci de tout coeur. Mes amitiés à votre chère sœur qui est maintenant avec vous à Québec.

+ Paul, arch. de Montréal.

Blois. La discussion s'est vite engagée, discussion dont l'abbé Bruchési retient que le « pauvre moine » est un être malheureux.<sup>5</sup>

À Paris, l'ancien professeur de Laval est, « au milieu des splendeurs du boulevard Saint-Germain », l'hôte de la famille de son condisciple romain, l'abbé Maurice Rivière, qui deviendra archevêque d'Aix-en-Provence et dont le plus jeune frère, Pierre, sera évêque de Monaco. Il habite ainsi à deux pas de la rue des Saints-Pères où sont les bureaux de *l'Univers*. Quelle n'est pas sa joie d'y être accueilli par toute l'équipe du célèbre journal que dirige Eugène Veillot et qui pourrait, du moins l'espère-t-il, s'adjoindre Chapais comme correspondant. Joie plus grande encore : Elise Veillot, « vierge veuve, religieuse sans voile, épouse sans droits », célébrée dans *Çà et Là* par « le plus grand polémiste catholique du siècle », le reçoit dans la maison « où son illustre frère est mort », rue du Cherche-Midi. Il y dîne fréquemment, y passe de longues soirées, prêtant une oreille attentive aux détails les plus touchants que Mlle Veillot lui rapporte sur la vie intime de son frère. Il tient dans ses mains, il feuillette, il parcourt quelques-uns des manuscrits de l'écrivain, se recueille dans la chambre où ce dernier travaillait chaque jour, dès cinq heures du matin, dans la pièce où il est mort deux ans plus tôt, où tout est resté comme de son vivant : meubles, livres, tableaux. Sur le bureau, il y a même la plume d'oie, la dernière, dont se servit l'ardent journaliste : « l'incomparable soeur » l'offre sans rien dire à l'abbé. — « Est-ce que je vous comprends, Mademoiselle ? » — « Oui, M. l'abbé, elle est pour vous. » Mais lui ne sera point satisfait qu'il ne soit allé, en une sorte de pèlerinage, au tombeau de celui qu'admiraient tellement les habitués des « vendredis » d'Ernest Gagnon. C'est au cimetière Montparnasse que Veillot repose, « tout près des Soeurs de la Charité, tout près de cette Nathalie Narischkin dont Mme Craven a écrit la vie. » Madame Craven, née Pauline de la Ferronnays ! Voilà un autre écrivain de France, au style élégant, dont le cercle des amis québécois a goûté les livres, surtout le célèbre *Récit d'une soeur*. Paul-Napoléon Bruchési en a retenu maints passages. Il ira donc voir l'auteur, rue Barbet-de-Jouy, pour lui parler de « notre Laure Conan. » Grâce au « bon M. Marmier », de l'Académie Française, il ira voir aussi le comte de Mun ; et l'économiste Claudio Janet lui fera ouvrir les portes de la Société d'Economie sociale, fondée par Frédéric LePlay. Il y prononcera même un discours dont *la Réforme sociale* reproduit la substance avec des commentaires fort élogieux.

C'est tout un livre qu'il faudrait à l'abbé pour satisfaire la curiosité

<sup>5</sup>. Lettres du 18 février 1885 à M. Palin et du 8 mars 1885 à Thomas Chapais.

de son ami Chapais, car les Parisiens le gâtent et, à leur tête, nul autre que le Père Monsabré qui, depuis 1869, prêche le Carême à Notre-Dame de Paris où il a remplacé l'ex-Père Hyacinthe. Aussi bien ne manque-t-il aucune des conférences de l'illustre dominicain qui est devenu son confesseur et son maître en art oratoire. A la Chambre des députés, il a le « bonheur » d'entendre Albert de Mun. « O mon ami, que c'était grand et beau ! » Il y entend aussi « le tribun Floquet, Jules Roche, Jules Ferry : trois canailles ! » En juin, l'abbé est à Rome, avec son frère Charles. Il assiste à une messe de Léon XIII qui lui accorde une audience. Plusieurs cardinaux le reçoivent à déjeuner ou à dîner. C'est ainsi, sans doute, qu'il apprend avec certitude la division du diocèse de Trois-Rivières. Mgr Lafèche « n'a plus qu'à se soumettre et à boire le calice d'amertume ». Il est revenu en France lorsque lui parvient, au début du mois d'août, la nouvelle de la mort du sénateur Jean-Charles Chapais. « Je pleure avec vous, je souffre avec vous, votre deuil est le mien. Vous voilà orphelin comme moi; c'est désormais que je pourrai vous appeler mon frère ». Quatre semaines plus tard, le voyageur est de retour à Montréal et Mgr Fabre le nomme vicaire à Saint-Joseph. « C'est mon église. J'y ai rempli pendant longtemps, autrefois, les fonctions d'enfant de chœur... Ma famille est à cinq minutes du presbytère. Le faubourg, qui est mon faubourg, paraît heureux de m'avoir. Nous verrons s'il est vrai qu'on ne peut jamais être prophète dans son pays. Laissons faire. Sachons attendre. Je me dis que Dieu est bon et qu'Il me conduit ».<sup>6</sup>

Le petit vicaire n'attendra pas longtemps. De Saint-Joseph, il passe bientôt à Sainte-Brigide, puis Mgr Fabre, devenu archevêque en 1886, le fait venir près de lui pour diriger la *Semaine religieuse* tout en enseignant à la faculté des Arts de la succursale montréalaise de Laval. Une partie de son cœur et de ses pensées est toujours à Québec. Sa correspondance avec Thomas Chapais et la lecture régulière du *Courrier* le renseignent sur ce qui s'y passe. Il aimerait que René Bazin écrive dans le journal de son ami; ce serait l'affaire de \$3.00 par correspondance. « Vous aurez des lettres politiques, des critiques littéraires si vous le préférez, n'importe quoi. Faites cela : *sic volo, sic jubeo* ! » La direction de la *Semaine religieuse*, l'enseignement, la prédication, les conférences, auxquelles Mgr Fabre ne s'oppose plus, ne lui laissent guère de loisirs. Mais il y a les vacances d'été qui permettent à l'abbé de rendre visite à ses amis de Québec et de La Malbaie. Même quand il voyage — à Worcester où il donne une conférence et où il est témoin des dernières heures de Ferdi-

<sup>6</sup>. Lettre du 15 décembre 1885.

mand Gagnon dont il prononce l'éloge funèbre,<sup>7</sup> en Italie et en France où il accompagne son archevêque, du mois d'août 1888 au mois de février 1889 — il ne reste pas plusieurs semaines sans écrire à son « cher Blod ». Il sait que celui-ci est friand de nouvelles. Aussi bien est-il heureux de lui annoncer confidentiellement, de Paris, le 29 janvier 1889, que le gouvernement fédéral ne désavouera point la loi Mercier concernant les biens des Jésuites, ces Jésuites « que le bon Tarte (Israël) n'aime pas ». Il en va de même pour le décret *Jamdudum*, par lequel Léon XIII accorde une plus grande autonomie à la succursale montréalaise de Laval. Mais, comme le bruit court que le prochain vice-recteur sera l'abbé Bruchési, ce dernier s'empresse de nier la rumeur : « Ne m'appellez pas vice-recteur. Il n'a été question de cela que dans le *Star*, et j'espère que Dieu ne me soumettra pas à cette épreuve. J'ai une petite vie heureuse et tranquille; je me livre à des études que j'aime, et je fais, il me semble, un peu de bien. Je ne désire pas le changement . . . »

Des deux amis, c'est peut-être Thomas Chapais qui, sans le vouloir certes, retarde davantage à répondre aux lettres qu'il reçoit. Lui aussi a peu de loisirs, d'autant moins que la politique active l'attire de plus en plus et qu'il songe sérieusement à briguer les suffrages des électeurs du comté de Kamouraska. L'abbé ne lui en veut pas. « Quand même vous seriez trois ans sans m'écrire, lui affirme-t-il, jamais je ne mettrais en doute votre affection. Je vous connais trop bien ». Et Chapais de s'excuser aussitôt, de donner « des signes de vrai repentir ». Précisément, le 28 octobre 1890, il a fait un discours en présence du comte de Paris et du jeune duc d'Orléans de passage à Québec, partageant avec le juge Routhier l'honneur de saluer les princes. L'abbé Bruchési a lu les deux discours. Celui de M. Routhier était bien beau . . . « Mais les puristes, les difficiles, les délicats préféreront le votre ». Comme, dans le même temps, *la Patrie* fait campagne pour l'instruction obligatoire, le directeur de la *Semaine religieuse* invite son correspondant à utiliser l'article de l'abbé Médard Emard, futur évêque de Valleyfield et archevêque d'Ottawa, qui répond, dans l'organe de l'archevêché, au quotidien montréalais. « M. Emard sera flatté d'être cité par vous qu'il sait être mon ami. La pauvre *Patrie* est dans les *patates* ». Quant aux électeurs de Kamouraska, qui n'ont point voulu de Thomas Chapais, en mars 1891, pour les représenter à la Chambre des communes, ils sont « *fichument sots* ».

7. Ferdinand Gagnon (1849-1886), né à Saint-Hyacinthe. Emigra aux Etats-Unis (1868), s'établit à Worcester (1869) où il exerça brillamment, jusqu'à sa mort, la profession de journaliste. Fonda plusieurs journaux, dont le *Travailleur* (1874).



Quelques semaines plus tard, l'abbé Bruchési est devenu chanoine titulaire, et tout le monde, y compris Thomas Chapais, voit dans cette nomination le témoignage de la confiance grandissante de Mgr Fabre. De son côté, Chapais entre bientôt au Conseil législatif et au Conseil de l'Instruction publique. De part et d'autre, en raison des responsabilités nouvelles, le désir de s'entr'aider n'en est que plus vif, d'autant plus vif que le clergé est l'objet d'attaques virulentes, surtout à Montréal où la *Canada-Revue* et la *Patrie* s'en donnent à cœur joie. Le ton de la *Canada-Revue*, que dirige un Français, Marc Sauvalle, est particulièrement rude, sarcastique et malicieux. Le chanoine presse son ami : « Dénoncez les écrivains qui continuent à collaborer à cette triste feuille. Publiez leurs noms pour les faire rougir. Déjà M. Tarte a donné sa démission comme collaborateur. On me dit que Lemieux (Rodolphe) veut en faire autant... J'attends de vous quelque chose de fort. Dites un bon *Veni Sancte*... et écrivez ! » Chapais n'a pas attendu le mot d'ordre et y est allé, dans son *Courrier*, d'un très solide article dont son fidèle correspondant le remercie aussitôt au nom de Mgr Fabre et au sien : « Je suis fier de vous ». D'autres articles suivront jusqu'au jour où la *Canada-Revue*, déboutée de son action en dommages contre l'archevêque de Montréal, finira par disparaître. Les querelles politico-religieuses ne seront pas pour autant terminées et Chapais, devenu ministre d'Etat dans le gouvernement conservateur de Louis-Olivier Taillon, aura maintes occasions de s'attirer les éloges de son ami.

Commissaire de la Province de Québec à l'exposition internationale de Chicago, en 1893, le chanoine s'est efforcé, avec le peu de moyens dont il dispose, de mettre en valeur les écoles catholiques et, du même coup, de souligner les mérites — car il y en a — d'un système d'éducation dont il n'ignore pas, d'autre part, les faiblesses. Il compte sur l'influence du ministre pour obtenir les crédits dont il a besoin et sur la plume du journaliste pour publier les indéniables succès remportés par nos maisons d'enseignement.<sup>8</sup> Chapais multiplie démarches et articles. Il est de bon conseil et sa doctrine est sûre. « Vous étiez fait pour devenir évêque », lui écrit son correspondant qui lui recommande de ne pas répéter cela à Madame Chapais.

En septembre 1893, il est fortement question que des comédiens français doivent donner une saison de théâtre à Montréal au cours de l'hiver. La liste des pièces a été soumise à Mgr Fabre qui s'en remet au cha-

<sup>8</sup> Cf. « Les écoles du Québec à Chicago », dans *Le Chemin des écoliers*, Montréal, 1943.



noine de lui signaler les plus « dangereuses » ; et celui-ci de demander aussitôt conseil à Chapais, car il n'a pas, reconnaît-il, une grande compétence en cette matière : « Veuillez me dire celles que nous pouvons tolérer et celles dont nous devons exiger la suppression. Pour ces dernières, dites-moi, je vous prie, en quoi elles pèchent ». Et la saison a lieu à la mi-décembre, avec les deux Coquelin et Jane Hading, comme vedettes, dans *Nos intimes, Mlle de la Seiglière, l'Aventurière, Tartuffe* . . .

Qu'il s'agisse des obsèques religieuses de l'ancien premier ministre Mercier (novembre 1894), auxquelles l'archevêque de Montréal n'a pas voulu présider, par crainte de voir donner à sa présence une signification politique, des pratiques du spiritisme « redevenues à la mode », des écrits du Père Zacharie Lacasse, missionnaire oblat, dont la doctrine laisse à désirer, du projet de loi (novembre 1895) par lequel la métropole « veut taxer les immeubles des églises et des communautés », et davantage de l'affaire des Ecoles du Manitoba qui domine, au Canada français surtout, la violente campagne électorale de juin 1896, la « sagesse » et le zèle de Thomas Chapais sont mis avec confiance à contribution. Ainsi, la ru-meur veut que les évêques publient une lettre pastorale collective sur la question des Ecoles du Manitoba. Le chanoine en parle à son « cher Blod », qu'il voudrait bien saluer comme premier ministre à la place de Taillon démissionnaire, et il le sollicite d'exprimer son avis sans toutefois paraître répondre à une invitation. Pour Chapais « l'opportunité d'une lettre collective ne fait pas de doute ». Mais il faut que l'intervention épiscopale s'exerce « d'une manière claire et précise » en faveur de la loi réparatrice proposée par le gouvernement Tupper, c'est-à-dire de la médiation fédérale. Seul le programme des partis en présence, qui donnera « pleine satisfaction et sécurité », pourra être soutenu par les électeurs catholiques. Et Chapais de terminer sa lettre en se défendant « de vouloir mettre l'autorité des évêques au service d'un parti », car « c'est pour le triomphe d'une cause sacrée » qu'il désire « voir s'exercer cette autorité sainte, et encore puissante ».<sup>9</sup> Il n'y aura pas de pastorale collective. Vainqueur aux élections de juin, Laurier entreprend de résoudre le problème par un « arrangement » avec le premier ministre Greenway, du Manitoba, et d'obtenir la paix avec les évêques par l'intervention du Vatican. La parole de Rome ! Le chanoine Bruchési l'attend avec impatience « pour ramener notre peuple affolé dans le chemin du devoir », et, comme Mgr Fabre vient de mourir (30 décembre 1896), il rend hommage, dans la *Semaine religieuse*, « à la mémoire d'un père ». Que son cher ami re-

<sup>9</sup>. Lettre du 5 mai 1896.

produise ces pages dans *le Courrier*, et ce sera « une réparation de l'article si inconvenant, si injuste de Tardivel ».

Les événements se précipitent. C'est bientôt le tour des conservateurs du Québec, conduits par Edmund-James Flynn, de mordre la poussière aux élections de mai 1897. « Quel désastre ! et comment l'expliquer ? demande le chanoine. Notre peuple va avoir les gouvernants qu'il mérite ! » Wilfrid Laurier à Ottawa, Félix-Gabriel Marchand à Québec : les défenseurs des Ecoles du Manitoba et les adversaires de l'instruction obligatoire n'ont qu'à se bien tenir. Les querelles politico-religieuses ne sont pas près d'être terminées, pense-t-on. Et, pourtant, c'est ce même chanoine qui, devenu, le 25 juin 1897, archevêque de Montréal à quarante et un ans, contribuera peut-être le plus, après Léon XIII, à la pacification des esprits, qui se méritera l'amitié du premier ministre Laurier et l'estime profonde de Marchand. Appelé à recueillir la succession difficile de Mgr Fabre, à une époque particulièrement troublée, placé en face de problèmes d'autant plus complexes que l'évolution des idées s'accélère et que la société canadienne-française, comme le Canada lui-même, s'est mise à bouger, le nouveau prélat compte plus que jamais sur son « vieil » ami de Québec. Sans doute, ce dernier n'est plus ministre, mais il dirige toujours *le Courrier* qui ne disparaîtra point avant 1901 ; surtout, il garde son siège au Conseil législatif et sa place au Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique. C'est donc dire que la correspondance ne s'arrêtera pas, jusqu'en 1920, entre l'archevêché de Montréal et la maison de la rue du Parloir, à Québec, pour ne pas parler des rencontres fréquentes dans l'une ou l'autre ville. Il est peu d'événements marquants de l'histoire de la Province ou de l'histoire du Canada, survenus de 1897 à 1918, qui n'aient pas provoqué une question et une réponse, un raisonnement ou des commentaires sous la plume des deux fidèles amis.

Pour donner suite à l'un des articles de son programme électoral, le gouvernement Marchand propose une loi de l'instruction obligatoire. Dans le climat de l'époque, c'est une mesure plus qu'audacieuse et l'épiscopat québécois ne veut pas en entendre parler, Mgr Bruchési tout le premier qui fait appel à la fois aux bons offices de Laurier et à l'éloquence de Chapais. Au lendemain du discours prononcé par celui-ci au Conseil législatif (janvier 1898), et dans le train qui le ramène de Toronto, il lui écrit : « Vous avez tué le *bill*. Ces ministres devront comprendre maintenant quelle faute ils ont commise en ne suivant pas mes conseils et en ne se rendant pas à ma demande ». Lui-même a obtenu, par ses instances et sa diplomatie souriante, que les évêques de l'Ontario acceptent le

point de vue de leurs collègues du Québec sur l'encyclique *Affari vos*... et qu'ils le proclament dans une pastorale collective. Mais alors que le débat autour de l'encyclique de Léon XIII se calme un peu, la polémique fait rage en marge du règlement Laurier-Greenway. Il y a notamment ce « cadeau » des \$300.000 du fonds des Ecoles du Manitoba que Laurier entend offrir au cabinet Greenway, en échange de certaines concessions problématiques. Thomas Chapais a compris que l'archevêque admet le geste. C'est tout le contraire. « Vous pensez bien que je n'approuve pas plus que vous-même le cadeau que le gouvernement fédéral se propose de faire à ces coquins du cabinet Greenway. Ce projet sera combattu à la Chambre des communes et s'il est approuvé par la majorité, est-ce qu'il n'ira pas échouer au sénat ? Je ne suis pas à Ottawa *persona grata*, comme on a pu vous le dire; car on sait là ce que je pense et ce que je veux, et l'on ne pense pas absolument comme moi. Mais j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible de faire pour améliorer la situation de nos frères persécutés au Manitoba, en me conformant aux directions données par Léon XIII. J'avais d'abord cru préférable d'attendre l'arrivée de Mgr Langevin avant d'écrire à M. Laurier. Réflexion faite, je me suis dit qu'il valait mieux écrire tout de suite. J'ai écrit ce matin même... »<sup>10</sup> On n'en persiste pas moins à croire en certains milieux, surtout après le vote de la loi, que l'archevêque de Montréal a donné carte blanche au premier ministre. Jules Tardivel l'affirme dans un article inconvenant de *la Vérité*.

Les libéraux, à Québec, ne renoncent pas, suivant leur expression, à vouloir « réformer » l'instruction publique (1901). Comme toujours Mgr Bruchési, qui n'est pas le seul partisan de la prudence en cette matière, recommande à Chapais d'être sur ses gardes. Quand ce dernier prononce un discours au Conseil, il ne manque pas de l'en féliciter. « Vous devriez, lui suggère-t-il, faire un discours chaque semaine. Puisque vous n'avez pas l'occasion d'en prononcer aussi souvent, écrivez-en tous les jours ». Et l'archevêque de déplorer que son ami habite si loin : « Ah ! si je vous avais tous les jours à Montréal ! » — « Que je voudrais vous avoir près de moi ! » — « Si vous étiez donc à Montréal ! » Car c'est tantôt un projet de loi sur la crémation qui inspire des craintes au prélat (avril 1901), tantôt la question de l'ouverture des théâtres le dimanche (avril 1903) ou le *bill* de Godfroy Langlois pour l'élection des commissaires d'écoles à Montréal (février 1907). Dans tous les cas, sans s'interdire de rechercher l'appui de Laurier, de Lomer Gouin ou de Ro-

<sup>10</sup>. Lettre du 9 avril 1898.

dolphe Lemieux, il compte d'abord sur Chapais « pour faire triompher les bons principes », pour être le défenseur des « traditions de l'Église », surtout en ce qui touche à l'observance du dimanche. « Si nous avions à Montréal de vrais musées de peintures ou d'histoire naturelle ou d'archéologie, où le peuple pourrait aller se délasser et s'instruire, je ne verrais pas d'objection à ce qu'ils fussent ouverts, à ce que la population pût les visiter le dimanche; mais, en réalité, nous n'avons pas de ces musées et quand en aurons-nous? Nous avons des maisons qu'on appelle *museums*. On y exhibe des choses qui n'ont rien de commun avec l'art, l'histoire naturelle ou l'archéologie. Ce sont simplement des lieux pour faire de l'argent et attirer les foules. »<sup>11</sup>

Et les années passent... La guerre éclate en août 1914. La participation active du Canada au conflit mondial, inévitable du reste à l'époque, n'est pas un cas de conscience pour l'archevêque de Montréal jusqu'au jour où le gouvernement conservateur impose le service militaire obligatoire. Mgr Bruchési adopte alors une attitude ferme, sans équivoque, comme celle qu'il a prise en faveur des Ecoles séparées de l'Ontario pour obtenir le rappel de l'odieux Règlement XVII.<sup>12</sup> Sa politique est celle de la conciliation et des voies diplomatiques, aussi longtemps qu'un accord reste possible sans porter atteinte aux principes essentiels. Et cette manière d'agir, qui lui évite bien des faux-pas, mais qui n'est point toujours comprise ni soutenue par les siens, est également celle que préfère Chapais dont le prélat, sensible et bon, trop sûr peut-être de la bonne foi des autres, requiert les sages conseils. Avec lui du moins, il ne saurait craindre la trahison, ni même la restriction mentale. C'est pourquoi il va droit au but quand il lui parle ou quand il lui écrit, quelque délicat ou épineux que soit le sujet traité. Ainsi en est-il, dans une lettre du 6 novembre 1916, du rêve que certaines personnes ont fait de maintenir à Rome, pour y défendre les Canadiens français, un délégué laïque désigné par le premier ministre de la Province... Et, précisément, il a été question de Thomas Chapais, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand depuis juillet 1914. L'idée n'est pas pratique et l'archevêque, sur qui le sénateur Landry comptait pour réussir, ne s'y arrête pas un instant. Comme elle a surgi en marge de l'affaire des Ecoles d'Ontario, c'est au Canada « que le travail doit se faire, sagement, prudemment... »

11. Lettre du 21 février 1907 en marge d'un *bill* privé autorisant l'ouverture, même le dimanche, d'un « Aquarium » où seraient servis toutes sortes de rafraîchissements et de boissons alcooliques.

12. Cf. « Service national et conscription » dans *Mémoires de la Société Royale du Canada*, tome XLIV, juin 1950.

Et Mgr Bruchési de livrer à son correspondant tout le fond de sa pensée : « Ah ! si, dès le début de la lutte scolaire dans l'Ontario, les chefs que vous connaissez avaient suivi vos conseils et ceux des amis qui pensaient comme vous, le terrible coup qui nous frappe n'aurait-il pas été évité ?<sup>13</sup> Mais le comprennent-ils aujourd'hui et surtout l'admettront-ils ? Et la requête en faveur du désaveu de la loi scolaire de l'Ontario ?<sup>14</sup> Et si le Parlement avait voté le désaveu ? »<sup>15</sup>

Ecoles d'Ontario, Service national, conscription : le fardeau pèse lourd sur les épaules de l'archevêque de Montréal qui voit se multiplier les problèmes de toute sorte dans son diocèse et qui sent venir l'heure propice où il obtiendra, non sans lutte, l'indépendance de son université. Rien d'étonnant qu'il cède parfois, sinon à la tristesse, du moins à un peu de mélancolie dont Chapais reçoit l'écho : « Que nous sommes loin, mon cher ami, de nos beaux jours de Québec où je balbutiais sur la Charité et où vous faisiez vos belles conférences sur les « Classiques et Romantiques » ! Que nous sommes loin surtout de nos délicieuses journées de Saint-Denis ! Mais je n'ai rien oublié. « Souvenirs du jeune âge sont gravés dans mon cœur... » Or ce cœur résiste de moins en moins aux coups qui le frappent.

Mgr Bruchési n'a jamais caché son admiration pour le talent d'Henri Bourassa, non plus que son estime pour l'oeuvre du *Devoir*, même quand il a cru nécessaire d'adresser à l'un ou à l'autre de paternelles et toujours bienveillantes remontrances. N'est-il pas, par exemple, intervenu, en plein milieu de la crise provoquée par l'affaire de la conscription, pour empêcher le *Devoir* d'être supprimé ? De son côté, quand il sort de lui-même, — ce qui lui arrive parfois — Bourassa sait reconnaître la grandeur d'âme de l'archevêque, son intelligence, sa droiture surtout. Au début de 1918, il fait paraître en brochure, sous le titre *Le Pape, arbitre de la Paix*, une série d'articles publiés dans son journal au cours de la guerre. L'un de ces articles traite de la « révolution impérialiste » qui est survenue à la faveur du conflit mondial et s'est traduite, au Canada, par « l'alliance complète des deux partis ». Pour Bourassa, « ce que la guerre a produit d'intéressant et de plus déconcertant, c'est l'appui moral et la complicité que la révolution impérialiste a trouvés dans toutes les classes

<sup>13</sup>. A Londres, le Conseil privé venait de confirmer, le 2 novembre 1916, la légalité du Règlement XVII.

<sup>14</sup>. Requête des évêques de la Province de Québec, (mars 1916), adressée au gouverneur général, que Mgr Bruchési, Mgr Emard et Mgr Georges Gauthier jugèrent bon de ne pas signer, tout en ne cessant de réclamer l'abolition du Règlement XVII.

<sup>15</sup>. Lettre du 6 novembre 1916.

de la société. Evêques et financiers, publicistes et professionnels ont donné dans le mouvement avec un ensemble, une ardeur, un zèle qui révèlent la force effective du travail de propagande . . . » Or le directeur du *Devoir* s'est empressé d'offrir sa brochure à tous les évêques canadiens-français et la plupart de ceux-ci l'en ont remercié avec ardeur. Seul l'archevêque de Montréal, sans manquer à la courtoisie, a fait quelques réserves. En dépit de cela, certaines personnes ont conclu que Mgr Bruchési appuyait la thèse de Bourassa, et Chapais s'est inquiété : « Je gémis de douleur en voyant notre évêcat vénéré couvrir de son autorité morale le pamphlet éloquent, mais si plein de pages odieuses, du directeur du *Devoir*. Nos évêques ont-ils lu cette brochure ? N'ont-ils donc pas compris qu'à tout le moins des réserves sévères s'imposaient pour tant d'affirmations risquées, de diatribes haineuses, de violences de langage, de fausses représentations, d'outrages aux autorités religieuses et sociales ? » L'ami de toujours s'étonne qu'à l'insulte dont ils sont l'objet les évêques aient répondu par des remerciements à l'adresse de leur « insulteur ». L'épisode prend pour lui « les proportions d'un désastre ».<sup>16</sup> Le prélat se hâte de tranquilliser Chapais, deux jours plus tard : « Je vous comprends et je suis désolé comme vous. Il m'est impossible de vous dire ce que je ressens. Après la lettre du cardinal, je ne pouvais pas garder le silence. Il me semble que, dans mon accusé de réception du livre de M. Bourassa, j'ai dit tout ce qu'il fallait dire. J'ai loué ce qui se rapportait directement au pape. Discrètement, et comme il suffisait, je pense, j'ai fait des réserves sur tout le reste. Mais ailleurs qu'est-ce qu'on n'a pas dit ? . . . »<sup>17</sup>

L'année suivante, Thomas Chapais entre au sénat. Quelques mois encore, et l'archevêque de Montréal, que cette nomination a comblé d'aise, entre, lui, dans l'ombre et le silence d'où il ne sortira pas, sauf pour les membres de sa famille et de rares amis, avant 1936. Son dernier mot est du 24 avril 1920 : quelques lignes sur une carte de correspondance, d'une écriture qui ne laisse rien deviner du drame déjà commencé. Finis à jamais, semble-t-il, les échanges de lettres, de confidences et de conseils, le rappel des souvenirs communs ! Mais non ! Le 20 février 1937, une courte missive s'en va à l'adresse de la rue du Parloir : « Vous serez surpris d'apprendre que j'ai commencé à écrire quelques lettres. Vous êtes le premier ami de Québec à qui j'envoie ces mots. En même temps je me

<sup>16</sup>. Lettre du 13 mars 1918.

<sup>17</sup>. Le bruit courait alors que Bourassa recevrait bientôt une lettre de félicitations chaleureuses du pape Benoît XV. Mais les personnages qui la sollicitèrent ne purent finalement l'obtenir.



rappelle nos années écoulées. Que de souvenirs me reviennent à la mémoire ! » Sir Thomas Chapais — le roi George V l'a fait « chevalier » en 1935 — est ministre sans portefeuille dans le cabinet de l'honorable Maurice Duplessis. Quand le message du prélat lui parvient, il n'en croit pas ses yeux. Et, pourtant, il n'a aucune peine à reconnaître la belle calligraphie de son correspondant de jadis. Il s'empresse d'exprimer sa joie indicible dans une lettre qui lui vaut une réplique immédiate : « Votre lettre m'a bien touché . . . Je serais heureux de vous voir pendant une heure, pour causer avec vous. Tant de choses me reviennent à la mémoire, dès que l'on prononce votre nom ! Saint-Denis, « La fleur et le papillon », les belles soirées de famille, les conférences, etc. Mon Dieu, que tout cela est loin de nous ! « Le souvenir est l'âme de la vie ». <sup>18</sup> Et c'est pour cela, précisément, que le vieil archevêque, si actif autrefois, reprend la plume sans se lasser, même si le « bon ami » de Québec n'a pas le loisir d'accuser réception de chaque missive. « C'est encore moi. Mais je sais tout l'ouvrage que vous avez; ne vous donnez pas la peine de me répondre. Causer avec vous est pour moi une joie du coeur. Je n'ai pas l'honneur de connaître Monsieur le premier ministre; mais quand l'occasion se présentera, voulez-vous lui dire que je suis un de vos amis d'il y a longtemps. Récitez-lui les derniers mots du résumé de la fameuse conférence, « Classiques et Romantiques ». <sup>19</sup>

Dans ses appartements de l'archevêché, où les visiteurs se font désormais moins rares et d'où il sort parfois, Mgr Bruchési consacre une bonne part de son temps à la correspondance. Chapais est toujours d'un des premiers servis. « Vous avez compté tout haut, lui écrit-il le 27 juin de cette même année 1937, les lettres que vous aviez reçues de moi, dans ces dernières semaines : cinq ! La dernière était un simple petit billet dans lequel je vous faisais mes vœux de bonne fête. Et vous avez daigné le regarder comme une lettre. Eh bien, en voilà une sixième. Je ne vous dirai pas que je vous envoie en même temps ma plus vive amitié : vous l'avez déjà, et depuis de nombreuses années . . . Je suis un pauvre reclus, impuissant, invalide, obligé de garder la chambre. Le vide est fait autour de moi. Toute l'après-midi de ce jour, dimanche, je n'ai pas une âme pour causer avec moi. C'est pour cette raison que je vous parle la plume à la main, à travers l'espace . . . O jeune conseiller législatif, ô jeune sénateur, ô jeune ministre, ô jeune décoré de l'Empire britannique, je vous salue et je vous admire. « O printemps, jeunesse de l'année ! O jeunesse,

<sup>18</sup>. Lettre du 1er mars 1937.

<sup>19</sup>. Lettre du 5 mars 1837.



printemps de la vie ! » — *Basta !* » Cette fois, la lettre compte huit grandes pages, sans une rature, sans une reprise, d'une touche aussi claire et ferme que la pensée. Et il y en aura d'autres, en marge de l'Oratoire Saint-Joseph dont il a jadis autorisé la construction, du deuxième Congrès de la Langue française, du problème financier de l'Université de Montréal, du Congrès eucharistique national de Québec, du règlement des affaires sulphuriennes. Chapais, qui finira par aller le voir, — et cette première rencontre, après dix-sept ans de séparation, fera venir d'abondantes larmes dans les yeux des deux amis — est peut-être étonné de recevoir autant de lettres. « Vous devez me trouver tenace et courageux. Je suis comme un homme qui parle tout seul sans se lasser. Tout de même, les monologues finissent par devenir ennuyeux. Je me rappelle le bon M. Aubry, d'Angers, un des premiers professeurs de l'Université Laval. En 1884, je prenais chez lui quelques mois de repos. Naturellement j'écrivais à ma famille et aux amis les plus intimes, comme M. Chapais, M. Gagnon et quelques autres. Quand il me voyait prendre mon papier et ma plume, il me disait : « Mon bonhomme, vous écrivez trop de lettres. Pour moi, plutôt que de répondre à une lettre, j'aimerais mieux faire trois lieues à pied . . . » Il est vrai que les Français sont de grands marcheurs. Mais chez nous, n'est-ce pas, c'est bien différent . . . » Le « cher Blod » arrivé, comme l'archevêque, à « la passion aux cheveux blancs », ne peut que s'excuser de ne pouvoir répondre aussi promptement qu'il le voudrait. Dans la maison de la rue du Parloir ou à Saint-Denis, avec sa soeur Georgette, — tante « Gette » — avec ou sans un bataillon de neveux et de nièces, de petits-neveux et de petites-nièces, lui aussi se souvient, revit son long passé, évoque la chère mémoire des disparus et les très rares amis survivants. Parmi ceux-là, la figure sympathique du « petit prêtre » des années 1880-84 rayonne du plus bel éclat. « Oui, cher Monseigneur, n'en doutez pas, votre nom aimé revient à tout instant dans nos conversations et nos évocations. Nous remontons le cours des ans, nous refaisons quelques-unes de nos soirées d'autrefois, lorsque, dans le vieux salon de Saint-Denis, vous nous chantiez les charmantes barcarolles rapportées par vous d'Italie. A ce propos, laissez-moi évoquer ici un souvenir. Il y a sept ans, j'étais à Naples avec ma chère et regrettée femme.<sup>20</sup> Nous logions dans un hôtel dont les fenêtres s'ouvraient sur la baie merveilleuse. Un soir, pendant que, par la croisée grande ouverte, nous regardions la colonne de fumée du Vésuve, nous entendons monter vers nous un chant mélodieux : c'était

<sup>20</sup>. En 1930, sir Thomas Chapais fut l'un des délégués du Canada à l'Assemblée générale de la Société des Nations, à Genève.

*Santa Lucia* ! Immédiatement votre nom jaillit sur nos lèvres : Mgr Bruchési ! . . . Et, maintenant, laissez-moi vous remercier de vos lettres si charmantes et si débordantes de la plus fidèle amitié. Je me sens ému rien qu'à entrevoir vos lignes si nettes, si fermement tracées. Et puis, quel enchantement que de vous lire, de vous retrouver aussi vibrant, aussi éloquent que jamais . . . »<sup>21</sup>

Cette longue lettre ravit l'archevêque qui se hâte de décerner à son correspondant, par l'intermédiaire de « tante Gette », le prix de style épistolaire, car lui-même « mérite tout au plus un accessit ». Et comme les heures lui paraissent longues, pénibles parfois, dans sa demi-réclusion ! Les souvenirs des années heureuses l'aident sans doute à s'échapper un peu des afflictions du temps présent. Mais quand il se retrouve, et si vite !, seul avec lui-même, le sourire s'efface de ses lèvres : « J'hésite à vous parler de ma triste personne. Je ne sais ce que je dois penser lorsque j'entends parents et amis prononcer devant moi les mots de guérison et de santé. Une idée, chez moi, domine toutes les autres : c'est que nous sommes entièrement entre les mains de Dieu, qu'Il est le souverain Maître et que nous n'avons qu'à nous soumettre à Sa volonté juste et sainte ». <sup>22</sup> Or sir Thomas lui a écrit, entre temps, à l'occasion du quarantième anniversaire du sacre de son ami. Ce dernier a reçu nombre de lettres et de télégrammes, quantité de fleurs qui remplissent ses chambres. Quelques journaux ont publié des articles. C'est encore l'affectueux et long message de Chapais qui lui procure l'une de ses grandes joies. Il l'en remercie presque aussitôt et prend prétexte d'une réunion des anciennes élèves des Ursulines, au monastère de la rue du Parloir, pour rappeler l'époque où il était le « petit-prêtre-qui-m'aide » de l'abbé Georges-Louis Le Moine. Avec quel humour il évoque ce personnage pittoresque, chapelain inamovible des religieuses, dont il rappelle les plus amusants propos, entre autres la réflexion que lui avait inspirée un sermon du jeune abbé sur Marie de l'Incarnation : « J'avais fait un rapprochement entre saint Paul et notre héroïne. L'apôtre avait eu son extase, son ravissement au troisième ciel où il avait entrevu quelque chose de la divinité, et revenu à lui-même il ne pouvait que balbutier. Mère Marie de l'Incarnation eut un jour sa célèbre vision de la Trinité et elle la raconta à son fils en des termes d'une théologie irréprochable. C'est surtout ce qui avait frappé le Père Le Moine, et il disait ainsi son impression sur l'allocution qu'il avait entendue : « Saint Paul, vu Trinité, n'a pas pu le dire. Mère Incarnation l'a vue,

---

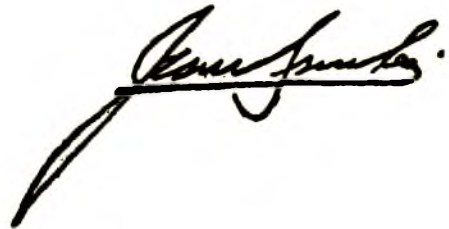
<sup>21</sup>. Lettre du 17 juillet 1937.

<sup>22</sup>. Lettre du 12 août 1937.

l'a dit ». Et l'archevêque termine cette lettre du 21 août en racontant à Chapais l'un de ses derniers rêves : il s'est entendu chanter « Le papillon et la fleur » sur le même air que chantait la mère de son fidèle « Blod », dans le vieux salon de Saint-Denis . . .

Le « babillage » — c'est ainsi que le prélat désigne parfois ses lettres à Chapais — va se poursuivre, quoique à intervalles plus prolongés, au moins pendant toute l'année 1938. Mais le vieil ami de Québec n'a pas toujours le temps d'y faire écho, surtout lorsque lui-même remplit, deux mois durant, les fonctions de premier ministre intérimaire. Dans sa quasi-solitude, l'infatigable épistolier a été heureux d'apprendre la chose : « D'ici, je vous voyais avec plaisir présider le Conseil. Le fardeau ne pesait pas plus qu'une plume sur vos robustes épaules de quatre-vingts ans ». <sup>23</sup> La dernière lettre connue est du 21 décembre. Mgr Bruchési est prêtre depuis soixante ans. L'anniversaire n'a pas été passé sous silence, bien au contraire, et l'archevêque en a pour plusieurs jours à remercier tous ceux qui lui ont, en cette circonstance mémorable, témoigné leur joie ou leur bienveillance, leur affection ou leur amitié, et, à leur tête, Sa Sainteté le Pape Pie XI. Chapais est l'un des tout premiers à recevoir quelques lignes : « Je n'ai pas le temps de vous écrire comme je le voudrais; mais je ne veux pas remettre ma réponse à plus tard. Je tiens à la dater de ce jour de si grand souvenir pour moi . . . Je pense à tant de choses passées lorsque je pense à vous ». <sup>24</sup>

Mgr Bruchési allait vivre neuf mois encore. Quand il mourut, le 20 septembre 1939, à l'âge de tout près de quatre-vingt-quatre ans, sir Thomas Chapais sentit se briser l'un des liens qui lui était le plus cher. Cette mort, qui le bouleversa littéralement, mettait fin à la plus fidèle et à la plus longue de ses amitiés terrestres. Sept ans après, le 15 juillet 1946, « l'un des plus grands gentilshommes de notre race », pour employer l'expression du Premier Ministre Maurice Duplessis, arrivait à son tour au terme d'une vie laborieuse et féconde, confiant de rejoindre, auprès du divin Maître, le témoin de ses premiers succès, l'inoubliable ami de l'homme, du citoyen, du chrétien admirable qu'il avait lui-même été, comme en avait maintes fois témoigné l'ancien archevêque de Montréal.



<sup>23</sup>. Lettre du 1er novembre 1938.

<sup>24</sup>. Lettre du 21 décembre 1938.